

Commentaire de la Leçon IV du séminaire Le Sinthome

Leçon du 13 janvier 1976

En introduction, Lacan nous dit qu'il a passé ses vacances de fin d'année à élucubrer des nœuds, dans l'espoir d'en trouver un qui servirait de support aisé à ce qu'il appelle « les vérités premières ». Ce qui le préoccupe, c'est de trouver dans le nœud ce qui supporte notre consistance.

Il sera question, dans cette leçon, du passage de la chaîne au nœud par épissure, l'opération topologique réalisée se traduisant au niveau du signifiant *chaîne-nœud*. (Une chaîne a plusieurs composants, alors que le nœud consiste en un seul morceau de corde.)

Pour ma part, j'ai collé au texte, en suivant un axe qui traverse toute la leçon et qui m'amènera à parler du *savoir-faire* et de la *response-habili[e]té de l'analyste*, de l'interprétation comme *réponse à une énigme ayant effet de sens réel*, de l'interprétation comme *épissure*.

1. du *savoir-faire* et de la *response- habili[e]té de l'analyste*

p. 67 *On n'est responsable que dans la mesure de son savoir-faire. Qu'est-ce que le savoir-faire ? Disons que c'est l'art, l'artifice, ce qui donne à l'art, à l'art dont on est capable, une valeur remarquable. Remarquable en quoi, puisqu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre pour opérer le Jugement dernier ? Du moins est-ce moi qui l'énonce ainsi. Ceci veut dire qu'il y a quelque chose dont nous ne pouvons jouir. Appelons ça la jouissance de Dieu, avec le sens inclus là-dedans de jouissance sexuelle. L'image qu'on se fait de Dieu, implique-t-elle ou non qu'il jouisse de ce qu'il a commis ? – en admettant qu'il ex-siste. Y répondre qu'il n'ex-siste pas tranche la question, en nous rendant la charge d'une pensée dont l'essence est de s'insérer dans cette réalité – première approximation du mot réel, qui a un autre sens dans mon vocabulaire – dans cette réalité limitée qui s'atteste de l'ex-sistence, écrite de la même façon : e-x, trait d'union, s, de l'ex-sistence du sexe.*

Lacan commence par dire « On n'est responsable que dans la mesure de son savoir-faire » : il s'adresse aux analystes, il s'agit de la responsabilité de l'analyste. « Qu'est-ce que le savoir-faire ? ... c'est l'art, l'artifice »... Lacan parle du savoir-faire de l'analyste en le comparant à celui de l'artiste : il utilise les termes « art » et « artifice », les mêmes que ceux qu'il emploie pour parler de Joyce. Il nous dit que « c'est ce qui donne à l'art dont on est capable une valeur remarquable ». En disant « une valeur remarquable », il fait un jugement lui-même. Mais il dit : remarquable en quoi, puisqu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre pour opérer le Jugement dernier ? – c'est-à-dire : Qu'est-ce qui nous permet d'apprécier, ou plutôt qui va apprécier que c'est remarquable, puisqu'il n'y a pas de garant dernier, que la

référence en dernière instance manque ? Cela peut nous faire penser également à l'ordalie^[1](en lat. médiéval, *le Jugement de Dieu*) qui fait intervenir le Jugement de Dieu.

« Il y a donc quelque chose dont nous ne pouvons jouir. Appelons ça *la jouissance de Dieu*, avec le sens inclus là-dedans de jouissance sexuelle » : il y aurait donc une jouissance à laquelle on n'aurait pas accès, et que Lacan appelle *la jouissance de Dieu* ; ou *Jouissance de l'Autre de l'Autre*. Car, interroge Lacan, l'image qu'on se fait de Dieu, si l'on admet qu'il ex-siste, implique-t-elle ou non qu'il jouisse de ce qu'il a commis, c'est-à-dire de sa création ?

J'ai regardé dans la Genèse et c'est très intéressant, parce que Dieu a l'air de jouir davantage dans la Tora que dans la Bible chrétienne. Dans la traduction de Chouraqui du *Bereshit*, nous avons après chaque jour de création : « Elohims voit : quel bien ! », tandis que, dans les traductions classiques, nous trouvons : « Dieu vit que cela était bon ».

Le signifiant *jouissance de Dieu* va se préciser un peu plus loin, notons déjà que Lacan le met en relation avec la question de la création.

Il s'agit ici de l'Autre de l'Autre, côté droit, du Dieu qui serait *La femme*, si elle existait – comme il nous le dit dès la première leçon (l'Évie, *hawah* veut dire, en hébreu, « mère de tous les vivants »), mais aussi plus loin, leçon IX : « C'est celui qu'on appelle généralement Dieu, mais dont l'analyse dévoile que c'est tout simplement *La femme*. La seule chose qui permette de supposer *La femme*, c'est que comme Dieu, elle soit pondeuse. »^[2]

C'est donc au Dieu pondeur – et non au Dieu castrateur que nous avons affaire ici.

« Y répondre qu'il n'ex-siste pas tranche la question... »

Comment Dieu intervient-il ici, puisque Lacan nous dit en quelque sorte qu'il n'existe pas ... ? Il intervient en tant que place. La responsabilité de l'analyste est d'avoir conscience du fait que l'analysant le met à la place de l'Autre de l'Autre et d'en tenir compte. C'est parce qu'il occupe cette place qu'il peut la vider...

Si l'on admet que Dieu n'ex-siste pas, cela implique pour l'analyste la charge d'une pensée telle qu'elle tiendrait compte du *réel du sexe*, «... une pensée dont l'essence est de s'insérer dans cette réalité limitée – première approximation du mot réel, qui a un autre sens dans mon vocabulaire – ... qui s'atteste de l'ex-sistence du sexe. » La réalité « première approximation du mot réel », c'est le réel apprivoisé. La réalité se constitue du refoulement du sexe, le sexe est mis en sourdine.

Poursuivons « le ron-ron des vérités dites *premières* », selon l'expression de Lacan.

Le ron-ron des vérités premières : Dieu et le jugement dernier... nous allons voir que Lacan en parle d'une façon quelque peu péjorative, ironique.

Le ron-ron, Lacan le définit comme « la jouissance du chat », ce qui pourrait engendrer un certain endormissement. Ailleurs, il nous dit que les vérités premières sont « des histoires à dormir debout ». Il reprend tout cela avec les ronds « ronds » : je vous disais en introduction que Lacan avait passé ses vacances à chercher un nœud qui donne support aisé à ce qu'il appelle « vérités premières ».

p. 69 *Il est clair que l'ébauche même de ce qu'on appelle la pensée, tout ce qui fait sens dès que ça montre le bout de son nez, comporte une référence, une gravitation à l'acte sexuel, si peu évident que soit cet acte. Le mot même d'acte implique la polarité active-passive, ce qui déjà est s'engager dans un faux-sens. C'est ce qu'on appelle la connaissance, avec cette ambiguïté que l'actif, c'est ce que nous connaissons, mais que nous nous imaginons que, faisant effort pour*

connaître, nous sommes actifs.

C'est un passage à première vue un peu opaque. Lacan souligne que ce qu'on appelle la pensée, le sens, ce que nous appelons « la connaissance », tourne autour, renvoie toujours au sexuel. Mais nous nous imaginons qu'en faisant effort pour connaître, nous sommes actifs – ce en quoi on se fourvoie, on s'engage dans un faux-sens. Qu'est-ce qu'il veut dire ? Qu'est-ce que cette histoire de polarité actif-passif ?

Lacan aborde cette question dans la leçon du 13 mars 1973 du séminaire *Encore* : il se réfère à Alexandre Koyré en faisant remarquer à quel point l'œuvre de Koyré constitue un pas subversif au regard de ce qui jusque-là s'est intitulé *connaissance*. La subversion de la connaissance, nous dit Lacan, consiste en ceci que « rien de la connaissance ne s'est conçu sans que rien de ce qui s'écrit sur cette connaissance ne participe [...] du fantasme d'une inscription du lien sexuel. [...] Les termes d'*actif* et de *passif* [...] qui dominent tout ce qui a été cogité des rapports de la forme et de la matière (ce rapport si fondamental auquel se réfère chaque pas platonicien puis aristotélicien concernant ce qu'il en est de la nature des choses), il est visible, il est touchable à chaque pas de ces énoncés que ce qui les supporte, c'est un fantasme par où il est tenté de suppléer à ce qui d'aucune façon ne peut se dire (c'est là ce que je vous propose comme dire), à savoir le rapport sexuel. L'étrange est que, tout de même, à l'intérieur de cette grossière polarité (celle qui de la matière fait le passif, de la forme l'agent qui l'anime), quelque chose, mais quelque chose d'ambigu, a passé. » [3]

Voilà qui se précise : la connaissance participe du fantasme d'une inscription du lien sexuel.

Voilà en quoi c'est dans un faux-sens que cette grossière polarité nous engage, puisque si nous pensons être actifs de quelque façon, nous découvrons que ce qui anime, ce n'est rien d'autre que l'objet *a* ; et que l'agent, lui, ... il n'anime rien. L'analyse ne nous amène pas à mieux nous connaître. Et le *sujet supposé*, car c'est sa condition de n'être que supposable, ne connaît quelque chose que d'être lui-même, en tant que sujet, causé par un objet qui n'est pas ce qu'il connaît, ce qu'il imagine connaître, qui n'est pas l'Autre comme tel de la connaissance, bien au contraire, puisque l'objet petit *a* le raye, cet Autre.

Quel autre écho cela peut avoir pour nous, cette « connaissance » ? Nous pensons également à la connaissance au sens biblique, ce qui nous amène au même. Pour l'anecdote, il y a dans *Les Non-dupent errent*, leçon du 13 avril 1974, un passage qui reprend l'épisode originel :

«... la vieille Urszene, la scène primitive, telle qu'elle s'inscrit de la Bible, au début de ladite Genèse : *le tentateur*, hein... et puis *la gourde*, n'est-ce pas, la nommée ÈVE, et puis *le connard* des connards n'est-ce pas, l'ADAM premier, et puis ce qui circule là, le machin qui lui reste en travers de la gorge, *la pomme*, qu'on dit, puis c'est pas tout, hein, y a *le grand-papa* qui rapplique et puis qui les sonne.

Moi je suis pas contre de lire ça, dit Lacan, je suis pas contre par ce que c'est plein de sens. C'est bien justement ce dont il faudrait le nettoyer. Peut-être que si on grattait tout le sens hein, on aurait une chance d'accéder au Réel. C'est même ça que je suis en train de vous enseigner. » [4]

p. 70 *La connaissance, donc, dès le départ, se montre ce qu'elle est : trompeuse. C'est bien en quoi tout doit être repris au départ, à partir de l'opacité sexuelle. Je dis opacité en ceci, c'est que, premièrement, nous ne nous apercevons pas que du sexuel ne fonde en rien quelque rapport que ce soit. Ceci implique, au gré de la pensée, qu'il n'y a de responsabilité – en ce sens où responsabilité, ça veut dire non réponse, ou réponse à côté – il n'y a de responsabilité que sexuelle, ce dont tout le monde, en fin de compte, a le sentiment.*

La connaissance est trompeuse parce qu'elle abrite le fantasme d'une origine fondée sur l'ex-sistence d'un rapport sexuel,

alors qu'il n'y en a pas – *il n'y a pas de rapport sexuel* – et c'est en ceci qu'on peut parler d' « opacité sexuelle » dès le départ. En tirant les conséquences de cela, Lacan en arrive à énoncer qu'il n'y a de responsabilité – en ce sens que responsabilité, cela veut dire non-réponse ou réponse à côté –, qu'il n'y a de responsabilité que sexuelle.

Lacan explicite l'emploi qu'il fait du mot « responsabilité ». Celui-ci apparaît à la fois au sens d'être responsable, mais il revêt ici également le sens de ce qui est susceptible de répondre/ de venir répondre, puisque cela veut dire non-réponse ou réponse à côté. Ainsi, Lacan distord le signifiant « responsable ».

Nous voyons que la *responsabilité* de l'analyste consiste dans une réponse-habili[e]té, une habili((e)té à répondre, pourrions-nous dire, un *savoir-faire* avec la parole adressée à l'analysant, qui consiste dans une *non-réponse* ou une *réponse à côté* – réponse à l'énigme que constitue son symptôme.

Ne pas répondre – comme il n'y a pas d'Autre de l'Autre pour opérer le Jugement dernier –, c'est faire valoir le réel du non-rapport sexuel, qui n'a pas de sens, qui est hors sens.

Cependant *non-réponse* ne signifie pas d'avoir comme principe de se taire. On trouve dans *Scilicet* (le numéro qui contient les conférences de Lacan dans les universités nord-américaines, qui sont concomitantes aux élaborations du *Sinthome*) : « Souvent l'analyste croit que la pierre philosophale – si je puis dire – de son métier, ça consiste à se taire. C'est tout de même un tort, une déviation que les analystes parlent peu... etc. »^[5] Du même registre est ce qu'il avance, environ une année auparavant, dans la leçon du 11 février de *RSI* : « Il est bien évident que trop d'analystes ont l'habitude de la fermer, j'ose croire, je veux dire la boucler, ne pas l'ouvrir, comme on dit, je parle de la bouche, mais j'ose croire que leur silence n'est pas seulement fait d'une mauvaise habitude, mais d'une suffisante appréhension de la portée d'un dire silencieux. J'ose le croire, mais je n'en suis pas sûr. A partir du moment où nous entrons dans ce champ, il n'y a pas de preuve. Il n'y a pas de preuve, si ce n'est dans ceci c'est que ça ne réussit pas toujours, un silence opportun. »^[6] Lacan nous dit qu'il ne faut pas confondre le fait de se taire avec un dire silencieux, mais qu'il est absolument pas possible de s'assurer que ce dire silencieux sera un silence opportun, sinon après-coup.

Répondre à côté, c'est-à-dire en usant de l'équivoque, en jouant sur l'équivocité afin de faire apparaître l'autre face du signifiant. Il y a, dans le même numéro de *Scilicet*, cette précision capitale de Lacan : « L'interprétation doit toujours – chez l'analyste – tenir compte de ceci que, dans ce qui est dit, il y a le sonore, et que ce sonore doit consonner avec ce qu'il en est de l'inconscient. »^[7]

Je vous donne un exemple : un analysant qui à la fin de sa séance demande à l'analyste : « Savez-vous où je pourrais trouver une station d'essence à proximité ? », à quoi l'analyste répond en faisant valoir l'équivocité : d'essence – des sens, qui prête encore à équivoque.

L'expression « réponse à côté » nous permet de glisser, et d'envisager également ce que serait une réponse à côté dans le sens d'une réponse où l'analyste ne serait pas à sa place : soit qu'il réponde tout bêtement à la question, par exemple, dans le cas sus-cité, indiquer où se trouve véritablement une station d'essence ; soit qu'il réponde en bouchant le trou du non-rapport sexuel.

Mais Lacan nous dit que c'est le sentiment commun, qu'il n'y ait de responsabilité que sexuelle. Je pense que c'est l'analyste qui parle de ce qu'il entend sur le divan, mais pas seulement. Puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel, la réponse ne peut être qu'à côté : tout le monde ne parle que du rapport sexuel et le moment venu, ça rate.

Je vais vous lire quelque chose, vous me direz quel est l'auteur : « Mon Dieu, dire que la vie c'est ça, c'est pour ça qu'on s'habille et qu'on se lave, et qu'on se fait belle, et tous les romans sont écrits sur ça, et on y pense tout le temps, et

finalement voilà, que ce que c'est, on s'en va dans une chambre avec un type qui vous étouffe à moitié et qui vous mouille le ventre pour finir. »[8]

p. 70 *Mais, par contre, ce que j'ai appelé le savoir-faire va bien au-delà, et y ajoute l'artifice, que nous imputons à Dieu tout à fait gratuitement, comme Joyce, comme Joyce y insiste, parce que c'est un truc qui lui a chatouillé quelque part ce qu'on appelle la pensée. C'est pas Dieu qui a commis ce truc qu'on appelle l'Univers. On impute à Dieu ce qui est l'affaire de l'artiste, dont le premier modèle est, comme chacun sait, le potier, et qu'on dit – avec quoi, d'ailleurs ? –, qu'il a moulé, comme ça, ce truc qu'on appelle, pas par hasard, l'Univers ; ce qui ne veut dire qu'une seule chose, c'est qu'y a d'Un, – Yadlun, mais on ne sait pas où ! Il est plus qu'improbable que cet Un constitue l'Univers.»*

L'Autre de l'Autre réel, c'est-à-dire impossible, c'est l'idée que nous avons de l'artifice, en tant qu'il est un faire, f-a-i-r-e – écrivez pas ça f-e-r ! –, un faire qui nous échappe, c'est-à-dire qui déborde de beaucoup la jouissance que nous en pouvons avoir. Cette jouissance tout à fait mince, c'est ce que nous appelons l'esprit.

Au début de la leçon, Lacan avait employé le mot « savoir-faire » pour parler de ce qui concerne l'analyste, par comparaison avec l'artiste : *On n'est responsable que dans la mesure de son savoir-faire.* Il vient de préciser, dans le paragraphe précédent, que le savoir-faire de l'analyste s'exerce dans l'interprétation analytique, par une façon de répondre à l'énigme du symptôme, réponse qui tient compte du réel du non-rapport sexuel.

Mais le savoir-faire de l'artiste va bien au-delà, puisqu'il implique l'artifice : on attribue à Dieu la création de l'Univers, à tort, puisque Dieu n'ex-siste pas. C'est aussi ce que Joyce pense – un peu plus loin, dans la leçon : « il invoque l'*artificer* par excellence qui serait son père, alors que c'est lui, l'*artificer*, que c'est lui qui sait ce qu'il a à faire, mais qui croit qu'il y a une conscience créée d'une race quelconque, en quoi c'est une grande illusion ; qui croit aussi qu'il y a un *book on himself*. Quelle idée, de se faire être un livre ! ... Pourquoi ne dit-il pas plutôt qu'il est un nœud ? »[9]

L'Autre de l'Autre réel, impossible, c'est l'idée que nous nous faisons de l'artifice, en tant qu'il est un faire qui nous échappe.

Seul l'artiste, l'artisan, le potier-métaphore de Dieu jouit de sa création. L'artiste répond par son art, c'est-à-dire par son symptôme, au fait qu'*il n'y a pas de rapport sexuel*. Tandis que l'artiste possède un savoir-faire qui concerne le Réel, qu'il est susceptible d'engendrer l'objet *a* (lui donnant accès à une jouissance qui déborde la jouissance commune, ce que Lacan appelait la *jouissance de Dieu*), le psychanalyste et les autres n'ont à leur portée qu'une mince jouissance de l'artifice, celle qui consiste à faire de l'esprit, des jeux de mots – la *j'oui-sens*.

Est-ce que le savoir-faire de l'artiste dépasse celui de l'analyste ? Lorsque Lacan invente le Réel ou l'objet *a*, il en est, certes, l'artiste ; quant au savoir-faire de l'analyste... on ne peut pas dire que le psychanalyste, par son acte, crée quelque chose à proprement parler ; le psychanalyste ne produit aucun objet *a*, il est, dans son acte, l'objet *a*. Lacan fait même remarquer que l'on ne sait pas bien dire ce qui opère dans une analyse pour apporter la guérison ; il faut avoir le truc... : « C'est une question de truquage. Comment est-ce qu'on susurre au sujet qui vous vient en analyse quelque chose qui a pour effet de le guérir, c'est là une question d'expérience dans laquelle joue un rôle ce que j'ai appelé le sujet supposé savoir. Un sujet supposé, c'est un redoublement. Le sujet supposé savoir, c'est quelqu'un qui sait. Il sait le truc, puisque j'ai parlé de truquage à l'occasion ; il sait le truc, la façon dont on guérit une névrose. » C'est ce que Lacan avance dans un de ses derniers congrès, le congrès sur « La transmission », en même temps qu'il fait le constat de ce qu'il n'y a pas la moindre transmission de la psychanalyse, que chaque analyste doit la réinventer : « d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer. »[10]

p. 70-71 *Tout ceci implique une notion du Réel, bien sûr, – bien sûr qu'il faut que nous la fassions distincte du Symbolique et de l'Imaginaire. Le seul ennui, c'est bien le cas de le dire – vous verrez tout à l'heure pourquoi –, c'est que le Réel fasse sens, dans cette affaire, alors que si vous creusez, enfin, ce que je veux dire par cette notion du Réel, il apparaît que c'est pour autant que il n'a pas de sens, qu'il exclut le sens, ou plus exactement qu'il se dépose d'en être exclu, que le Réel se fonde.*

Ce passage reçoit un peu de lumière de ce que Lacan avance dans la leçon X, lorsqu'il envisage que le sens de ce Réel pourrait s'éclairer d'être tenu pour le Sinthome.[11].

2. l'interprétation comme *réponse à une énigme ayant effet de sens réel*, l'interprétation comme *épissure*

Plus loin, Lacan en vient à parler de l'énigme (« il faut tout de même s'obliger à y ramasser, dans cet *Ulysses*, quelques vérités premières, et c'est ce que j'abordais à propos de l'énigme »[12]), qu'il définit comme *énonciation telle qu'on ne trouve pas l'énoncé*; ou encore comme *un art d'entre-les-lignes*, pour faire allusion à la corde, car « on voit pas pourquoi les lignes de ce qui est écrit, ça ne serait pas noué par une seconde corde. »[13].

Il prend appui sur *Ulysses* pour citer l'exemple de l'énigme qui apparaît dans l'épisode *Nestor* et dont la réponse est *The fox burying his grandmother under the (holly)bush*, *Le renard enterrant sa grand-mère sous un buisson de houx*.

Lacan attire notre attention sur le fait que l'énigme en question est une création, un texte poétique et qu'à côté de cela, la réponse à l'énigme, ce *fox*, ce renard qui enterre sa grand-mère sous un buisson est vraiment « une misérable chose », selon sa formule.

pp. 82-83 *Qu'est-ce ça peut avoir comme écho pour, je ne dirais pas, bien sûr, pour les gens qui sont dans cette enceinte, mais pour ceux qui sont analystes ? C'est que l'analyse, c'est ça. C'est la réponse à une énigme – et une réponse, il faut bien le dire, par cet exemple, tout à fait spécialement conne.*

Pourquoi dit-il que l'interprétation de l'analyste est une réponse tout particulièrement conne ? L'interprétation révèle la plupart du temps le contenu sexuel. Il était question de la connaissance tout à l'heure...

Lacan nous donne exemple de ce qu'il y a lieu de faire en tant qu'analyste : à la fois suggérer que c'est sexuel et laisser ouverte l'énigme. La réponse à l'énigme est elle-même énigme. Lacan nous laisse sur le côté énigmatique de la réponse à l'énigme, tout en faisant allusion à son sens sexuel par l'emploi du qualificatif « conne ». Le terme anglais *to bury* signifie enterrer, mais aussi enfoncer, enfouir.

Le signifiant *Hollybush* (Lacan omet *holly*, en le citant), nous remarquons que dans le texte anglais, dans le texte de Joyce, est un mot-valise, c'est-à-dire qu'il se présente lui-même comme énigme à déchiffrer. Le buisson de houx (*hollybush*) permet à une lettre près d'entendre en anglais le buisson sacré (*Holybush*) ; en français, le terme de « buisson ardent » est plus suggestif...

pp. 82-83 *C'est bien pour ça qu'il faut garder la corde du non-rapport sexuel. Je veux dire que, si on n'a pas l'idée de où ça aboutit la corde, au nœud du non-rapport sexuel, on risque, on risque de bafouiller.*

Le nœud du non-rapport sexuel est le nœud borroméen lui-même, les ronds ne faisant pas couple deux à deux. Lacan suggère aux analystes d'en tenir compte pour opérer l'interprétation ; sans quoi ils risquent de bafouiller. Le mot « bafouiller », qui est utilisé habituellement avec le sens de « bredouiller », est entré dans la langue au XIXe (vers 1870)

par le biais de l'argot polytechnique, avec le sens de « se tromper dans une réponse ». Lacan avait le goût des usages désuets, on peut supposer qu'il avait connaissance de ce sens beaucoup plus précis du mot « bafouiller ».

En grec, *ainos*, la parole, est le radical d'*ainigma*, énigme, alors qu'en français « parole » et « énigme » n'ont aucune parenté. Enigme et réponse – aussi énigmatiques l'une que l'autre.

Chez les Grecs, c'est le Dieu qui prononce l'énigme par la voie de la Pythie : parole obscure qui défie l'entendement. La puissance de l'énigme tient à ceci qu'elle est une parole qui fait signe vers ce qui dépasse toute parole, fait vaciller la frontière du symbolique et du sens. Et au-delà, c'est le Réel.

p. 82 Le sens – aaah ! il faudrait que je vous montre ça – le sens résulte d'un champ (figure IV-6) entre l'Imaginaire et le Symbolique – cela va de soi, bien sûr –, parce que si nous pensons qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, tout au moins pas de jouissance de l'Autre de l'Autre, il faut bien que nous fassions la suture quelque part ; ici nommément, entre ce Symbolique qui seul s'étend là et cet Imaginaire qui est ici. Bien sûr, ici, le petit a, la cause du désir. Ouais.

Il faut bien que nous fassions quelque part le nœud, le nœud de l'Imaginaire et du savoir inconscient, que nous fassions ici, quelque part, une épissure. Tout ça pour obtenir un sens, ce qui est l'objet de la réponse de l'analyste à l'exposé, par l'analysant, tout au long de son symptôme.

Quand nous faisons cette épissure, nous en faisons du même coup une autre, celle ici, entre précisément ce qui est symptôme et le Réel, c'est-à-dire que, par quelque côté, nous lui apprenons à épisser, avec deux s, à faire épissure entre son symptôme et le Réel parasite de la jouissance ; et ce qui est caractéristique de notre opération, rendre cette jouissance possible, c'est la même chose que ce que j'écrirai j'ouï-sens. C'est la même chose que d'ouïr un sens.

« Le sens, il faudrait que je vous montre ça. »

Lacan fait un dessin, c'est la figure IV-6 de notre édition.

Comment on en arrive là ? Nous partons du nœud borroméen : il y a trois points de suture possibles ; comme il n'y a pas de Jouissance de l'Autre de l'Autre, nous ne faisons pas la suture entre le Réel et l'Imaginaire (de ce côté, nous avons une ouverture à l'infini) ; nous faisons la suture entre l'Imaginaire et le Symbolique (au niveau du sens) et, nous dit Lacan, nous en faisons une autre du même coup, nous faisons une autre suture entre symptôme et Réel (au niveau de la jouissance phallique). Le Symptôme correspond à cette partie du Symbolique qui pénètre dans le Réel.

Il en résulte un nœud de trèfle, une homogénéisation due aux deux rabouages opérés. Lacan produit ainsi un autre objet topologique, en passant de la chaîne au nœud : une *chaîne-nœud*.

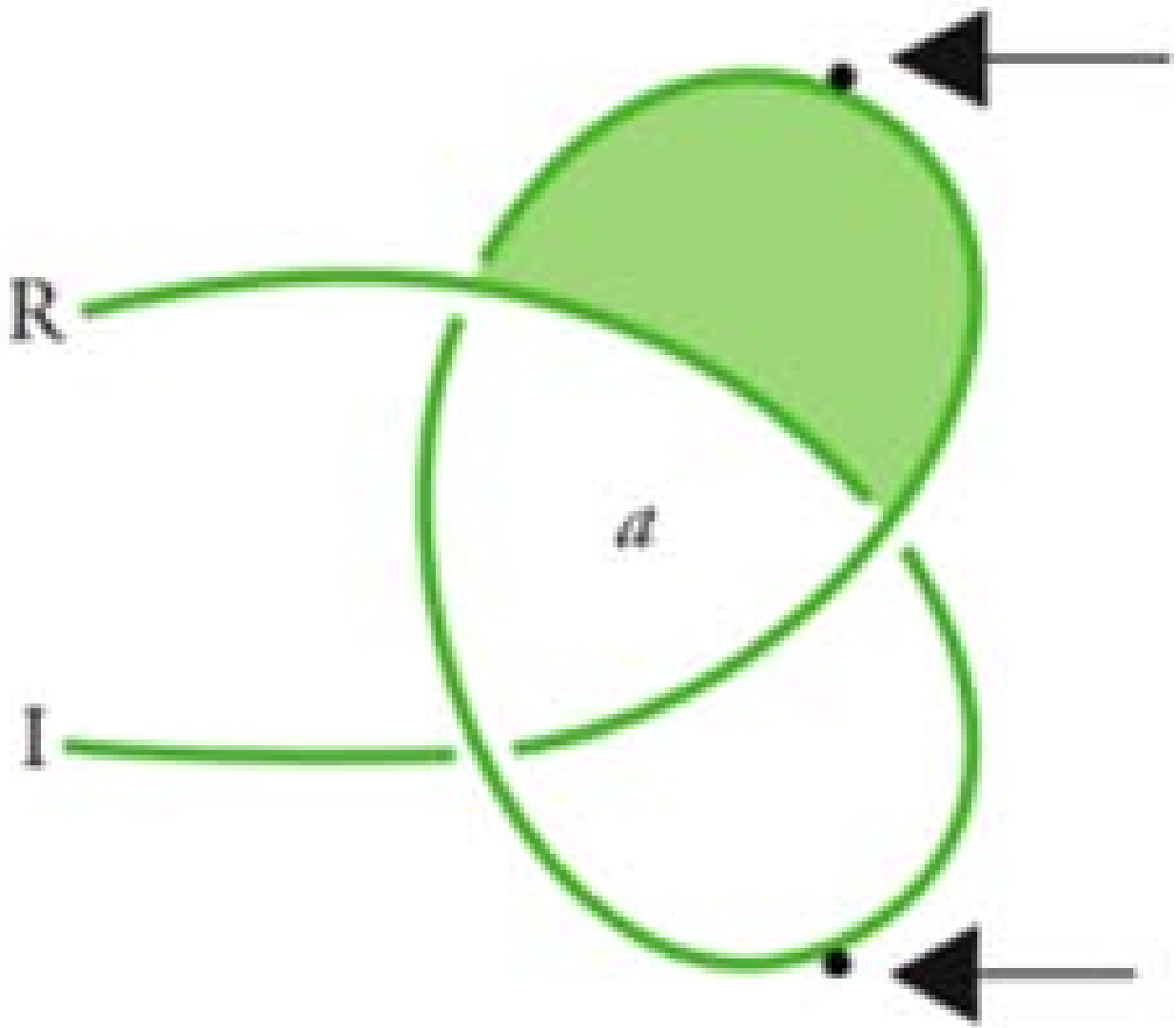
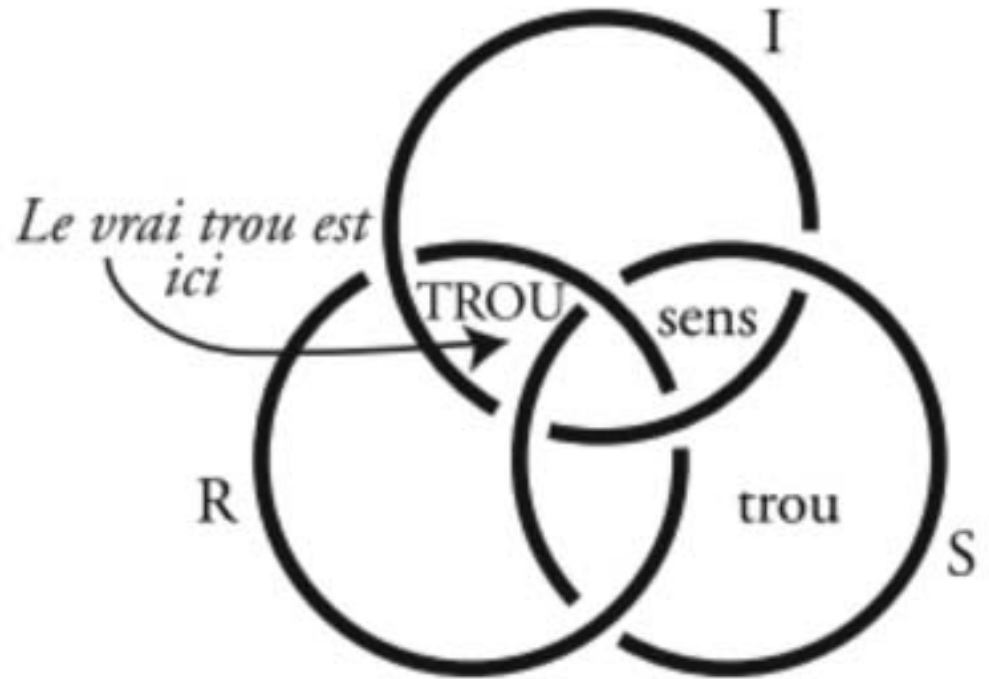


Fig. IV-6

Ce dessin, fig. IV-6, est à mettre en rapport avec celui de la leçon X, fig. X-1.^[14] nous observons que l'endroit où il y a l'ouverture à l'infini sur la figure ci-dessus correspond au *vrai trou* du nœud borroméen : $J(A)$ (« Jouissance de l'Autre de l'Autre » ou « jouissance de l'Autre barré »). Lacan précise que c'est à cette place que se trouve le *vrai trou*, en même temps qu'il indique un autre trou dans le rond du Symbolique.

Fig. X-1



S'ensuit une remarque éclairante qui se rapporte à cette figure. A la question « Qu'en est-il du psychanalyste comme *aide contre* ? » faisant référence à la traduction de Chouraqui, Lacan répond que le psychanalyste ne peut se concevoir autrement que comme *Sinthome* : « Le psychanalyste est une aide dont, aux termes de la Genèse, on peut dire que c'est un retournement, puisqu'aussi bien l'Autre de l'Autre, c'est ce que je viens de définir à l'instant comme, là, le petit trou. Que ce petit trou, à lui tout seul, puisse fournir une aide, c'est justement en ça que l'hypothèse de l'Inconscient a son support. L'hypothèse de l'Inconscient – Freud le souligne –, c'est quelque chose qui, qui ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en ça que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer, à condition de s'en servir. »^[15]

C'est un passage important qui vient préciser la place à partir de laquelle opère l'analyste. Le psychanalyste est une *aide contre* en tant qu'il vient occuper cette place de l'Autre de l'Autre, la place du trou.

Mais revenons à l'interprétation analytique envisagée comme réponse à une énigme. Lacan nous dit qu'« il faut que nous fassions quelque part le nœud de l'Imaginaire et du savoir inconscient, que nous fassions quelque part une épissure. Tout ça pour obtenir un sens, ce qui est l'objet de la réponse de l'analyste à l'exposé, par l'analysant, tout au long de son symptôme. »

Le statut de l'interprétation tient son efficacité à deux opérations : suture et épissure.

Dans l'interprétation, l'analyste produit un sens (1^{ère} épissure), en usant de l'équivoque de la langue, par exemple, un sens qui est susceptible de lever le symptôme, d'agir sur le réel du symptôme (2^e épissure), c'est pour cela que l'interprétation a *effet de sens réel*.

Déjà dans le séminaire *RSI*, Lacan précisait : « On est habitué à ce que l'effet de sens se véhicule par des mots et ne soit pas sans réflexion, sans ondulation imaginaire... alors que « [l]'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas Imaginaire, il n'est pas non plus Symbolique, il faut qu'il soit Réel. » A noter que dans *RSI*,

l'effet de sens est obtenu par serrage^[16], alors que c'est par suture et épissure que Lacan procède dans le *Sinthome*. C'est dans RSI que Lacan parle d'*effet de sens réel*.

Donc, « Quand nous faisons cette épissure, nous en faisons du même coup une autre... entre ce qui est symptôme et le Réel, ... nous lui apprenons à épisser, à faire épissure entre son symptôme et le Réel parasite de la jouissance ».

Le couple épissure-suture contribue à résorber l'*effet de sens* dans un effet d'apprentissage (un effet de faire, de savoir y faire) celui qui consiste à se faire une certaine jouissance : *j'oui-sens*, associée à la jouissance phallique.

p. 83 **C'est de suture et d'épissure qu'il s'agit dans l'analyse.** Mais il faut dire que les instances, nous devons les considérer comme séparées réellement : Imaginaire, Symbolique et Réel ne se confondent pas.

Trouver un sens implique de savoir quel est le nœud, et de le bien rabouter grâce à un artifice. Faire un nœud avec ce que j'appellerai une chaî-nœudborroméenne, est-ce qu'il n'y a pas là abus ? C'est sur cette question, que je laisserai pendante, que je vous quitte.

C'est un passage paradoxal, du moins en apparence : comme concevoir la suture des différentes consistances en même temps qu'à les imaginer séparées ?

L'équivoque *chaîne-nœud*, permet-elle le passage de la chaîne au nœud, et inversement ? Une équivoque de la langue : *chaîne-nœud* correspond ici à une équivoque topologique, puisque l'on peut passer de la chaîne au nœud et vice versa. N'est-ce pas pour cette raison que Lacan se demande s'il n'y a pas là abus (?)

[1] Au Moyen Âge, épreuve judiciaire, de nature religieuse, employée pour établir la culpabilité ou l'innocence d'un accusé. L'ordalie consistait à faire passer à l'accusé une épreuve physique décidant de son sort. Revêtu d'habits religieux, l'accusé devait se soumettre au « Jugement du Dieu », l'épreuve se déroulant sous le regard de la divinité tutélaire de la justice, qui allait sauver l'innocent et empêcher l'injustice. L'ordalie par le feu consistait, par exemple, dans le fait pour l'accusé de traverser deux bûchers entrecroisés sans se brûler, afin de prouver son innocence. L'ordalie par l'eau bouillante, et puis l'ordalie par l'eau froide, appliquée aux sorcières. L'accusée était plongée dans l'eau froide bénite d'une rivière. Si elle coulait, c'est qu'elle était « reçue » par l'eau bénite et donc innocente, si le corps flottait, cela prouvait sa culpabilité. Aussi appelé « jugement du fleuve », dans Montesquieu.

[2] Jacques Lacan, *Le sinthome* (nouvelle transcription), leçon du 16 mars 1976, Ed. de l'Association Lacanienne Internationale, 2013, p. 171.

[3] Jacques Lacan, *Encore*, Séminaire 1972-1973, Ed. de l'Association Lacanienne Internationale, 2009, p. 136

[4] Jacques Lacan, *Les non-dupent errent*, leçon du 13 avril 1974, Ed. de l'Association Lacanienne Internationale.

[5] Jacques Lacan, *Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines*, Columbia University. Auditorium School of International Affairs, 1er décembre 1975, in *Revue Scilicet* 6/7, Ed. du Seuil, 1976, p. 42

[6] Jacques Lacan, *RSI*, leçon du 11 février 1975, Ed. de l'Association Lacanienne Internationale, 2002, p. 76

[7] Jacques Lacan, *Conférences en entretiens dans des universités nord-américaines*, Columbia University. Auditorium

School of International Affairs, 1er décembre 1975, in *Revue Scilicet* 6/7, éd.cit., p. 50

[8] Jean-Paul Sartre, *Le Mur*, Gallimard, Paris, 1972.

[9] Jacques Lacan, *Le sinthome*, leçon du 13 janvier 1976, éd.cit., p. 80.

[10] Jacques Lacan, 9° Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La transmission », *Lettres de l'AFP*, n° 15, vol. II, 1979, p. 219.

[11] Jacques Lacan, *Le sinthome*, leçon du 13 avril 1976, éd.cit., p. 180

[12] Jacques Lacan, *Le sinthome*, leçon du 13 janvier 1976, éd.cit., p. 81.

[13] *Ibidem*, p. 74, puis p. 75

[14] Jacques Lacan, *Le sinthome*, leçon du 13 janvier 1976, éd.cit., p. 179.

[15] *Ibidem.*, p 180.

[16] Jacques Lacan, *RSI*, leçon du 11 février 1975, Ed. de l'Association Lacanienne Internationale, p. 76.